

Éditorial

Autor(en): **Bühler, Pierre**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **57 (2007)**

Heft 4: **Écrire en lisant - lire en écrivant : réception et transmission des classiques**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ÉDITORIAL

En philosophie comme en théologie, l'écriture est toujours aussi lecture. Qu'il suffise de penser à la longue tradition du commentaire, commentaire de tel livre biblique ou de tel ouvrage de philosophie antique. Nombre d'idées nouvelles ont ainsi été émises dans l'effort assidu d'interpréter les textes d'autres auteurs, plus anciens. L'écriture appartient donc au processus de réception des «classiques», qui est toujours aussi transmission, nourrissant les variations complexes de la *Wirkungsgeschichte*. Et c'est à la faveur de ce travail de lecteurs-écrivains ou d'écrivains-lecteurs que nombre de textes voués à la disparition nous ont été conservés, parfois par bribes, à l'exemple des «fragments» des présocratiques.

C'est de cette intertextualité des processus de réception qu'il est question dans ce numéro. Elle vaut tout particulièrement pour le Moyen Âge et c'est pourquoi figure au cœur de ce dossier un texte médiéval, présenté en version originale latine et en traduction française inédite par Adina Secretan. Il s'agit de la septième question des *Quaestiones in Metaphysicam*, un cours sur la *Métaphysique* d'Aristote donné vers 1273 par Siger de Brabant, maître à la Faculté des arts de l'Université de Paris. Se confrontant à Aristote, récemment redécouvert, le maître brabançon développe une solution originale au problème de l'être et de l'essence, en déplaçant l'accent de l'onto-théologie vers la linguistique et la grammaire.

En écho à ce texte, Catherine König-Pralong brosse un tableau du «discours scolastique médiéval» de l'époque, en partant du genre de la «question disputée» (*quaestio disputata*). Souvent dénigrée, notamment par les penseurs de la Renaissance, la méthode scolastique s'organise selon ses propres règles, et c'est cette spécificité que l'auteur entreprend de revaloriser. Inscrite dans les débats des écoles, la réflexion médiévale ne se structure pas en des œuvres clairement circonscrites, publiées par des écrivains. Les textes médiévaux portent les traits de l'enseignement oral dont ils sont issus : énoncé de la question, énumération des arguments, développement de la solution, discussion des objections. Ainsi, à travers eux se poursuit une discussion ouverte dans laquelle des hypothèses nouvelles s'esquissent par la lecture de positions anciennes, ce que le texte de Siger de Brabant illustre bien.

En amont de ce moment central, situé à la fin du XIII^e siècle, la thématique sur laquelle se penche l'étude d'Irene Zavattero est, elle aussi, située dans le Moyen Âge, plus précisément au début du XIII^e siècle : elle s'attache à voir comment, à cette période, les premiers commentateurs latins interprètent les trois premiers livres de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, récemment traduits en latin. L'auteur montre comment ces commentateurs se confrontent au fait

qu'ils trouvent chez Aristote des conceptions opposées à la doctrine chrétienne dont ils sont imprégnés, en particulier quant au rôle attribué à l'être humain dans la réalisation de son bonheur. Ils réinterprètent l'*eudaimonia* aristotélicienne dans le sens d'un bonheur transcendant et increé, en s'inspirant de sources néoplatoniciennes et augustinienes.

Encore plus en amont, en remontant à l'Antiquité, Pierluigi Piovanelli entreprend de montrer des processus de «réception-écriture» comparables dans le judaïsme et le christianisme anciens, en partant d'un certain nombre d'observations faites dans la littérature dite apocryphe ou pseudépigraphe, notamment en lien avec les découvertes de Qumrân. On a longtemps cru qu'il fallait lire cette littérature sous l'angle de la réécriture des traditions bibliques (*Rewritten Bible*). Or, comme le montre l'auteur, on ne peut pas partir de l'hypothèse que ces traditions sont déjà fixées au moment où se développe la littérature apocryphe. Cette dernière contribue donc plutôt de manière créative à la mise en place de ce que l'auteur appelle les «traditions mémoriales» (*Bible in Progress*).

En aval, l'étude de Fabián Javier Luduena Romandini se situe dans l'ère de la Renaissance, plus précisément au *Quattrocento*. Elle s'intéresse à l'interprétation de la philosophie platonicienne de l'amour dans la pensée de Marsile Ficin, plus particulièrement dans son commentaire du *Banquet* de Platon. La théologie morale de la scolastique médiévale ayant condamné les relations charnelles entre hommes, Ficin, pour échapper à cette condamnation, s'efforce de proposer une réinterprétation chrétienne de l'érotique des garçons, en la plaçant sous le signe de la «jouissance de l'incorporel» et en soulignant que la beauté est foncièrement incorporelle.

L'article de Francesco Gregorio clôt ce dossier. Il en va ici aussi de la réception du discours philosophique grec. Pourtant l'auteur ne se concentre pas sur une époque précise, mais aborde la question de manière plus systématique. Comment lit-on les œuvres de philosophie grecque ? Très souvent en les réduisant à un corpus limité de «classiques». Pour échapper à ce «canon» trop restreint, Fr. Gregorio retrace les trajectoires des textes philosophiques, leurs lieux de production, leurs diverses formes. Cela lui permet d'esquisser de manière plus large les différentes pratiques dans lesquelles s'inscrivent les lectures du discours philosophique grec.

Les différentes contributions de ce numéro permettent de cerner diverses facettes de ce phénomène complexe que représente la réception des anciens, des «classiques» ou des écrits «canoniques», par un effort créatif d'écriture. Il offre aux textes anciens la possibilité d'une «survivance» au fil des générations (cf. à cet égard la notion de *Nachleben* empruntée par Luduena à Aby Warburg). En même temps, il génère chez les auteurs une pratique de lecture créative à valeur heuristique.

Ainsi se vérifie la belle sentence de Bernard de Chartres, qui n'aurait peut-être pas non plus survécu si elle ne nous avait été rapportée par un autre auteur, à savoir Jean de Salisbury : «Bernard de Chartres disait que nous sommes pour

ainsi dire des nains juchés sur des épaules de géants, afin que nous puissions voir davantage et plus loin qu'eux, et cela nullement par l'acuité de notre propre vision ou par l'éminence de notre corps, mais parce que nous sommes soulevés et enlevés vers les hauteurs par la grandeur des géants.»¹

Au nom du comité de rédaction :

PIERRE BÜHLER

¹ JEAN DE SALISBURY (IOANNIS SARISBERIENSIS), *Metalogicon*, III, 4, Turnhout, Brepols (Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis 98), 1991, p. 116 : «Dicebat Bernardus Carnotensis nos esse quasi nanos gigantum umeris insidentes, ut possimus plura eis et remotiora uidere, non utique proprii uisus acumine, aut eminentia corporis, sed quia in altum subuehimur et extollimur magnitudine gigantea.» – Je dois cette référence à Lucie Kaennel.

